

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LA MAISON VIDE

*

LAURENT MAUVIGNIER

LA MAISON VIDE

Volume 1



L'auteur tient à remercier le Centre national
du livre pour son soutien.

© Les Éditions de Minuit, 2025.

© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0881-4

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

Des paroles ou des bruits entendus,
et qui nous ont pénétrés, peut-être à
notre insu, remuent en nous un monde
ignoré de nous-mêmes.

René BOYLESVE

PROLOGUE

Fouillé – j’ai fouillé partout où j’étais pour ainsi dire sûr de la retrouver les yeux fermés ; j’ai fouillé partout où j’étais certain qu’elle se cachait, puis dans les endroits où j’étais convaincu que je ne la trouverais pas mais où je me suis raconté qu’elle avait pu échouer par je ne sais quel coup du hasard, me doutant bien qu’il était impossible qu’elle y soit sans que personne l’y ait mise – et depuis quand aurait-elle atterri là ?

Je la revois dans les tiroirs de la commode – c’est par ici qu’il fallait commencer, j’en étais sûr, par cette commode centenaire héritée de mon père, avec son plateau de marbre gris et rose fendu à l’angle supérieur gauche, son triangle presque isocèle qui n’a jamais été perdu et qui reste là, flottant comme un îlot en forme de part de tarte ou de pizza – mais cassé depuis quand et

par qui ? – et qui n’a jamais été perdu ni jeté, même si la commode, en un siècle, n’a sans doute pas subi un seul déménagement, ou quelques-uns qu’elle n’aura vécus qu’à l’intérieur de la maison, passant peut-être, traînée par deux saisonniers réquisitionnés pour l’occasion, du rez-de-chaussée au couloir de l’étage pour finir ici, dans la chambre du cerisier, qu’on appelle *chambre du cerisier* depuis toujours, en sachant que ce *toujours* a commencé bien avant moi et avant mon père, qui lui aussi l’appelait *chambre du cerisier* – *depuis toujours* nous a-t-il affirmé, sorte de vérité antédiluvienne nimbée d’une aura qu’on percevait dans l’intonation qu’il avait en prononçant ce *toujours*, l’air impressionné par le mot –, surpris même qu’on lui demande confirmation, comme s’il était indigné qu’on ait pu imaginer, nous, ses enfants, un *avant* le cerisier, un *avant* la chambre, comme si dans son esprit chambre et cerisier étaient liés depuis l’éternité. Pour nous, *c’est* la chambre du cerisier et ce le sera encore longtemps, même si plus personne

n'habite cette maison en hiver, les uns et les autres ne revenant s'y prélasser que pendant les vacances scolaires en avril, parfois des week-ends avant que débarque toute la fratrie, les femmes et les enfants d'abord, mais aussi les cousins, les cousines, les amis et les amies d'amis, tout ce petit peuple d'été qu'on retrouve tous les ans, sirotant à l'ombre du cerisier ou des magnolias des Negronis et des Spritz pour les plus citadins d'entre eux, du rosé pamplemousse pour ceux qui sont restés vivre à une encablure de la maison.

Mais cette chambre restera celle du cerisier aussi longtemps que l'arbre aura assez de vigueur pour balayer de ses branches la fenêtre dont il obstrue la vue quasiment toute l'année, y compris en hiver, tant ses branches effrayantes comme de longues griffes noirâtres s'étendent jusqu'à frotter les vitres et les volets, jusqu'à y casser les pointes mortes et élimées de sa ramure. La nuit, on entend parfois le crissement de la pointe des branches contre le volet et on retrouve au sol, au petit jour, des copeaux de

peinture racornis comme des miettes de pain sec. Pourtant, personne ne songe à couper les branches du cerisier ; on est trop content de pouvoir tendre les mains par la fenêtre pour arracher quelques fruits quand c'est la saison, rêvassant que, fenêtre ouverte, les branches viennent porter leurs cerises d'un rouge presque noir jusqu'à nous, assoupis au fond du lit, qui n'aurions plus qu'à tendre la main pour les cueillir. Mais non, les branches cassent d'elles-mêmes, fatiguées de s'élan- cer si loin. Parfois, une fois tous les dix ans, un gaillard – cette fois rémunéré et non pas réquisitionné comme au temps où la famille avait du pouvoir sur tout le canton – vient pour tailler et remettre les branches dans le droit chemin pour que le cerisier reprenne de la vigueur.

Cette médaille – non, je ne l'ai pas retrouvée. Je finis par me demander si je ne l'ai pas inventée, mais je la revois – sûr – dans les tiroirs de la commode, et je ne m'explique pas pourquoi je ne la retrouve pas, pourquoi

tout est là sauf elle, comme si elle n'avait jamais existé que dans mon imagination et dans le récit de mes parents. D'une certaine manière, on peut dire qu'elle est présente quand on arrive dans le cimetière du village ; une preuve écrite est là, sur le monument aux morts, inscrite dans la pierre. Parmi les noms, celui de mon arrière-grand-père paternel – du côté de la mère de mon père –, gravé dans un cartouche au-dessus d'une liste exagérément longue quand on songe à ce que devaient être ce village et ces hameaux il y a plus de cent ans, avec ces garçons fauchés en trois ou quatre ans, laissant derrière eux un vide impossible à combler qu'on aura essayé de calfeutrer avec un monument surplombé d'un soldat sculpté et peint, au-dessus d'une liste de noms gravés pour masquer le désarroi du vide, les noms de ceux du canton qui, comme mon arrière-grand-père Jules, ont péri au front. Mais la différence, c'est que lui ne tient pas figé dans son héroïsme seulement par la force de la restitution de son patronyme, repeint tous les dix ans en

lettres dorées, mais par l'ombre que portent sur sa descendance les quelques mots grandiloquents et sentencieux qui bouleversent l'ordre des hiérarchies – *Jules Chichery, né à Bournan en 1880, mort pour la France en 1916, a tenu l'ennemi en respect pendant quarante-huit heures, avec cinquante autres héros, permettant aux troupes françaises de sauver une position stratégique pour la Défense de Notre Souveraineté.* Ce n'est pas moi qui agite les majuscules au-dessus de l'histoire et les brandis comme un titre de gloire, c'est le zèle de l'employé du ministère de la Guerre ; peut-être inventant ça tout seul ou obéissant aux ordres d'un gradé, d'un sous-préfet, d'un directeur de cabinet, pourquoi pas d'un ministre. C'est écrit en toutes lettres, et notre père nous a souvent laissé entendre que le Poilu peint en bleu, moustaches marron et baïonnette en avant, c'était lui qui l'avait inspiré au sculpteur, mon arrière-grand-père Jules, mort et auréolé de sa Croix de guerre, de sa Légion d'honneur reçue à titre posthume, *notre* Jules, tombé

le 18 mai 1916 dans le bois d'Avocourt, près de l'Argonne.

Pourquoi j'ai passé ma matinée à la chercher, cette Légion d'honneur, je ne me le rappelle même plus, seulement que soudain il a fallu que je la trouve, que je la prenne entre mes doigts comme si s'était immiscé un doute, une incertitude quant à sa réalité, comme si elle n'avait pu exister que dans un tiroir de mon imagination. Pourtant c'est sûr, j'ai vu ici, touché, soupesé, il n'y a encore pas si longtemps – quelques semaines, quelques mois, moins d'un an il me semble –, ce tissu rouge vaguement moisi, l'étoile à cinq rayons doubles émaillée de blanc et surmontée de sa couronne de chêne et de laurier, au revers le drapeau et l'étendard, la devise « Honneur et Patrie ». Je l'ai vu et ce n'est pas un fantasme ou la vague réminiscence d'un rêve, non, alors j'ai fouillé de fond en comble, comme un forcené, dans la commode. J'ai ouvert tous les tiroirs, j'ai même cherché parmi les serviettes et les draps – n'importe

quoi – dans l’armoire normande de l’autre chambre, celle du fond, du côté du jardin et des trois chênes qui bordent la clôture. Bien sûr je n’y ai rien trouvé, alors je suis revenu à la commode, accélérant presque le pas, comme si une fraction de seconde c’était la commode elle-même que j’aurais pu avoir inventée, et pourquoi pas les souvenirs de mon père dans leur boîte d’un bois brun dégageant une senteur de miel, poussiéreuse, un relent de sous-bois contenant les reliques que je connais le mieux – des objets que je l’ai vu porter, que j’ai vus vivre avec lui, des boutons de manchettes, une pince à cravate argentée à motif tartan –, reliques qui signent pour ainsi dire sa mort en le figeant dans ses quarante-six ans ; mon père, avec ses lunettes aux bordures dorées et noires, son peigne démêloir en corne blanchâtre, son portefeuille, son permis de conduire et sa carte d’identité, et ces autres objets, minuscules, bien plus vieux ceux-là, qui dorment comme des enfants sages comme des images, là où on les a laissés ; tous ces papiers militaires